

Des banlieues aux Galapagos

En 1835 au cours d'un voyage aux Galápagos, Charles Darwin découvrit chez un groupe de fringilles ce qui se révéla être un parfait exemple de la faculté d'adaptation des oiseaux à une niche.

Tous les pinsons de l'archipel descendent d'une même espèce, un oiseau terrestre se nourrissant de graines. Certains pinsons avaient continué à se nourrir comme leurs ancêtres, mais il s'était opéré chez d'autres des mutations leur permettant de mettre à profit les ressources de niches jusqu'alors inoccupées.

Une première espèce développa un bec plus long pour pouvoir manger non seulement des graines, mais aussi les fleurs et les fruits de cactus. Une deuxième espèce, nichant dans les arbres s'adapta aux conditions afin de se nourrir à la fois de graines, de fruits et d'insectes. Une troisième adopta les habitudes des parulines et se mit à glaner les insectes du feuillage.

D'autres encore apprirent à se servir d'une brindille ou d'une épine de cactus pour déloger les insectes tapis sous l'écorce des arbres ou dans les fissures de tronc d'arbres pourris. Enfin, les plus ingénieux se mirent à picoter la base des ailes et la queue des oiseaux de mer en cours de mue pour s'abreuver de leur sang (extrait du guide d'observation des oiseaux, page 31)

Si nos pinsons avaient continué à disposer de graines en quantité suffisante, ces adaptations à un autre type d'alimentation n'aurait probablement pas vu le jour.

L'homme fait partie du règne animal, et il en est parait-il l'élément le plus évolué.

PRENDS -EN DE LA GRAINE

Cette évolution comporte une particularité que l'on va retrouver sur toute la planète aux cours des siècles : c'est le rapport au travail.

L'activité humaine, par la conquête, l'appropriation et la transformation du milieu naturel, développe un concept qui regroupe beaucoup de ces activités sous le nom de travail. Tout dans nos sociétés modernes tourne autour du travail.

L'accumulation de richesses entre les mains d'un petit nombre, vient du travail produit par l'immense majorité des pauvres. Le mot travail est employé pour les artistes, les artisans, les salariés, les professions libérales ... Il est la référence de notre hiérarchie sociale.

Ceux qui possèdent les moyens de production n'ont pas besoin de travailler pour vivre, les autres travaillent pour eux. Du travail forcé au travail à la chaîne, des travailleurs manuels aux travailleurs intellectuels en passant par « les travailleurs de la nuit », toutes les références concernent le rapport au travail et à la production (marchande ou non) résultant de ce travail. On ne dira pas d'un rentier ou d'un actionnaire qu'il est un marginal, car les deux vivent du travail des autres. Le marginal, c'est celui qui se met volontairement en marge de la société par son refus du travail dans un cadre social organisé. L'artiste quand il vend son œuvre pour vivre réintègre le monde marchand par son travail.

Il est jusqu'au régime nazi pour glorifier le travail, dont on retrouve le nom au dessus des portes de l'entrée des camps de la mort.

Tous les dictateurs ont glorifié le travail. Le travail est considéré comme un instrument de rééducation sociale dans les régimes staliniens et dans les prisons du monde entier. Nous pouvons dire sans grand risque d'erreur que plus de 10% des marchandises produites dans le monde proviennent du travail de prisonniers. (USA, Chine, Vietnam, etc, ...)

Pour l'immense majorité des populations du globe, la référence au travail est l'élément déterminant de la vie en société. La bourgeoisie française en 1940 avait même fait du travail le premier élément de sa devise: « Travail, Famille, Patrie ».

Ce bref rappel a pour but de nous faire prendre conscience que le travail est pour l'humain ce que la graine est pour le pinson.

Comme notre société capitaliste s'est construite sur ce rapport au travail, elle veille, pour que ses affaires tournent, à garder cette relation au travail. Mais le travail a un coût pour celui qui le fait et pour celui qui se l'approprie en achetant la force de travail, la capacité qu'a un individu à utiliser sa force musculaire et intellectuelle pour produire une marchandise, une prestation, un service. Si l'employeur, le patron, pouvait utiliser cette force sans la payer, il le ferait (d'où l'utilisation de main d'œuvre de prisonniers très peu payés et d'enfants ...)

Pour le salarié, le travailleur, la part du produit (ou du service) qu'il génère par son travail et qui lui est payé, n'est jamais en rapport correct avec ce que rapporte ce produit (ou ce service) et la vente qu'en obtient son patron. Il ne peut y avoir dans cette société de juste rétribution du travail manuel ou intellectuel. Il n'y a pas de juste prix de l'heure de travail, comme il n'y a pas une quantité égale produite par un individu d'une heure à l'autre, et à plus forte raison, d'un individu à un autre. Il y a une lutte avec des hauts et des bas, des acquis et des remises en cause, tout est une question de rapport de force.

DES NICHES ...

Et nos pinsons des Galápagos ? Faute de graines, ils vont jusqu'à devenir « vampires » pour survivre et exister dans la niche écologique que représente leur île.

Nous aussi nous avons nos niches écologiques : les banlieues .

Un bel exemple d'adaptation à une niche écologique nous est présenté en ce début de 21^{ème} siècle.

Faute de travail, de graines, notre société produit une population de « désespérados ».

La niche écologique dans laquelle la société (les gouvernements de droite comme de gauche) les confine se nomme la banlieue. Le nom de « banlieue » a une histoire. Un dictionnaire (Hachette 1957) donne la définition suivante : « Territoire qui entoure la ville »

Ce n'est pas la ville , c'est ce qui est au « ban » de la ville.

Au moyen âge, la noblesse ne s'intéressait aux populations de seconde zone que lorsqu'elle partait en guerre. Là , elle appelait « le ban et l'arrière ban » à venir se faire tuer pour elle.

Le mot « ban » a de multiples définitions. Entre autres, celle de convoquer des vassaux.

Le mot « bannir » (mettre au ban) veut dire exiler.

Nous voyons que la banlieue (le lieu du ban) est en bonne compagnie. Il peut y avoir des villes sans banlieue, mais la banlieue n'existe pas sans la ville qui la qualifie : banlieue parisienne, banlieue lyonnaise,...

Ces niches écologiques ont tellement de points communs entre elles que l'on finit par parler de « la banlieue » sans faire référence à la grande ville qu'elle entoure.

Faute de ce qui structure nos sociétés depuis des siècles (le travail) , les habitants de ces « niches » développent des aptitudes nouvelles à survivre en milieu hostile. Cela entraîne des modifications de comportement et même (horreur suprême) des modifications des valeurs dites communes à toute la société, et aux classes qui constituent la société capitaliste.

Tant qu'il y a eu du travail pour tous (ou presque) , ces niches étaient en relation avec le reste du pays, avec la Ville .

La concentration du chômage dans ces niches (de 20% à 50% selon les chiffres officiels, soit parfois 80% dans la réalité), la suppression du grain, a entraîné l'apparition d'une population qui ne se reconnaît ni dans la bourgeoisie, ni dans la classe ouvrière (ou plus largement dans celle des salariés)

Tant qu'il y avait des salariés dans ces endroits (cités dortoirs) il y avait une présence politique et des allers et retours avec l'extérieur. La progression du chômage et de la précarité, voulue par le capitalisme pour peser sur les salaires, a fait que les graines n'arrivent plus aux pinsons. Et ce qui était une presque-île est devenue une île, un lieu clos fabriquant ses règles et se modifiant pour s'adapter.

...AUX VAMPIRES .

Tous les clichés sur la banlieue ont été usés par les médias dominants. De multiples commentaires et jugements moraux ont été produits par les partis de « gauche », d'extrême gauche, et par les syndicats de salariés : « *Pas de conscience de classe...* » , « *des barbares qui s'attaquent aux jeunes des villes, qui brûlent la voiture de leurs voisins ...* » , « *C'est n'importe quoi, il ne s'attaquent même pas aux responsables de la situation dans laquelle ils sont...* » , « *Leur seul objectif c'est la violence, tout détruire, il n'y a rien de constructif ...* » .

Oui, nos pinsons qui mangeaient de la graine sont devenus des vampires; ils se sont spécialisés: drogues, dealers de drogues, voleurs de voitures, arnaqueurs, caïds, « vélocyaptors » ... Alors que les mêmes individus dans d'autres circonstances seraient devenus : marchands de biens ou pharmaciens, garagistes ou concessionnaires auto, banquiers, politiciens ou permanents syndicaux, ...

Les anciens déportés qui ont survécu aux camps de la mort nazi ou au goulag stalinien, pourraient nous dire que pour survivre dans de tels lieux, il ne faut pas rester isolé dans son coin. Il faut se regrouper, et être prêt à chasser en meute pour ne pas mourir de faim et ne pas devenir une proie pour les autres (gardiens , et autres meutes)

Dans l'horreur du quotidien, chacun tente de s'organiser une niche, de se regrouper selon des critères de communauté, de pays , d'idées, de religions, ou d'origines.

Il n'y a pas eu que des actions glorieuses dans toutes ces communautés de circonstances, contraintes de s'adapter. On parle très peu des meurtres, des viols , des vols et de la délation. L'Histoire ne retient que leurs résistances à leurs assassins. Qui irait rapporter les coups bas qu'ils se sont infligés les uns aux autres ? Et qui ne trouverait pas une bonne excuse, dans ces conditions de survie, pour expliquer ces atrocités dans un contexte d'atrocités mille fois supérieures.

En ce début de 21^{ème} siècle notre système économique et politique travaille à produire des « travailleurs pauvres », des chômeurs et des précaires; là où il avait besoin avant d'ouvriers qualifiés et de techniciens. Le même système continue à piller le reste de la planète, détruisant les économies locales, volant les matières premières et les ressources naturelles, ...

Et on voudrait avec tout cela que les populations concernées ne fassent pas tout et n'importe quoi pour tenter de survivre ? Et on voudrait qu'elles soient « raisonnables » et ne brûlent pas la voiture du voisin qui est dans la

même situation qu'eux ; qu'elles ne cherchent pas à fuir leurs pays et ses misères pour venir voir si ces pays qui les pillent peuvent les faire vivre.

Les populations que l'on maintient dans une totale précarité, dans le « ban » et l'arrière ban de nos villes, n'ont d'autres choix que de devenir des populations vampires; faute de ce minimum (le travail) qui leur laissait croire qu'elles faisaient encore partie du système.

Si l'histoire ne se répète pas, les mêmes causes produisent souvent les mêmes effets .

A PROPOS DES GUEUX...

En 1789 , ce n'est ni l'usure de la monarchie, ni la volonté farouche de la bourgeoisie de prendre le pouvoir qui a produit la révolution française . Le principal moteur de cette révolution , c'est la misère des populations .Ce sont ces hordes de gueux (que décrit Michelet) ,de « barbares » , qui se regroupent et rançonnent villes et campagnes. L'insécurité « si chère à nos politiques » , semble alors sans issue .

Les villes s'arment pour se défendre contre les gueux . La monarchie a laissé se détériorer la situation . Tout le début de cette révolution est marquée par cette misère et cette peur des « crèves la faim » . Les Etats Généraux traduisent mal cette situation , les gueux n'y sont pas représentés . Ce décalage entre le pays et ses représentations politiques est flagrant . Les Etats Généraux ne veulent pas plus de la révolution que la bourgeoisie, personne n'en veut . Une situation explosive se construit sans que personne n'en ait conscience .

Ceux qui pensent qu'un mouvement de révolte, qu'une révolution ,se doit d'être « propre » et conforme à leurs schémas se trompent . Leur vision du « Grand Soir » et de la lutte des classes que l'on apprend dans les manuels ,les incite à condamner tout ce qu'ils n'ont pas prévu , tout ce qu'ils ne peuvent contrôler , arranger , voire négocier ...

Ils ne retiennent de la Révolution Russe de 1917 que la prise du Palais d'Hiver et le coup de main des bolcheviks , sans voir la révolution qui se déroule avant , pendant , et après . Ce ne sont pas les couches les plus évoluées de la classe ouvrière qui font les révolutions ; ce sont les couches les plus pauvres de tout un peuple . Eugène Varlin résumait bien cette situation en disant :

*« Tant qu'un homme pourra mourir de faim à la porte d'un palais où tout regorge,
« il n'y aura rien de stable dans les institutions humaines . »*

L'aristocratie ouvrière, cette couche qui par son instruction , son niveau de vie , sa proximité avec la classe bourgeoise , lui ressemble ; cette « aristocratie » a beaucoup à perdre avant de basculer dans la précarité qui est le lot des travailleurs pauvres .

Ces couches de salariés , qui ont encore des acquis sociaux , ne sont pas des privilégiés , ni des notables à l'abri des attaques des véritables privilégiés . Non ,ces couches ont encore le sentiment qu'elles peuvent vivre de leur travail et que tout peut redevenir comme avant , à l'époque où la bourgeoisie leur abandonnait les miettes de ses bénéfices réalisés sur le pillage des colonies . Il y a un décalage important entre la conscience de cette couche qui se paupérise et la réalité de la situation qui évolue vers un nivellement par le bas . Ces salariés « protégés » par leurs statuts , réagissent à retardement (de façon défensive) , comme dans un dessin animé où le personnage continue de courir dans le vide après avoir quitté le bord de la falaise ; la chute a lieu quand il prend conscience qu'il est dans le vide.

Le travail précaire existait déjà à la fin des années 60 . Les travailleurs immigrés embauchés à la journée, faisait la queue chaque matin, dès 4 h, pour travailler; et ce, pendant des années Ils étaient ignorés par les travailleurs mensualisés et qualifiés . Les syndicats et les partis de gauche et de l'extrême gauche tournaient la tête devant ce sous prolétariat hébergé dans des foyers pour immigrés à trois par lit... Précarité du logement, du travail, de la vie. Quand j'expliquais à mes camarades politiques que si nous ne luttons pas contre cette misère, qui existait à petite échelle à l'époque, nous creusions notre tombe, on me répondait que tout cela se réglerait quand nous aurions fait la révolution. Ces révolutionnaires n'ont toujours pas fait la révolution, et le sort de ces travailleurs maliens, sénégalais , yougoslaves, algériens, etc..., est devenu le sort de millions de travailleurs pauvres et de chômeurs.

...ET DES ACTIONNAIRES

L'interview d'un couple d'ouvriers à la télévision est chose rare. Ce couple de retraités possède des actions (EDF, France Télécom) et une résidence secondaire. A la question du journaliste: « Avez-vous l'impression d'être des capitalistes ? » La réponse de ce couple est un **NON** indigné.

Non, ils possèdent des actions pour placer leurs économies et ils sont attentifs au cours de ces actions, pour réaliser de petits bénéfices avec lesquels (sans toucher au capital) ils comptent partir en voyage en Tunisie, ...

Détenir des actions, être actionnaires, ne leur semble pas contradictoire avec leur revendication d'appartenir à la classe ouvrière. Combien de salariés détiennent des actions? Et combien de militants politiques et syndicaux ont accepté le principe d'être actionnaires, de jouer en bourse contre le travail, la rente contre les salaires?

Et ces mêmes personnes vont venir faire la morale à ces « barbares » qui vivent dans l'illégalité et brûlent ce qu'ils ont sous la main. Ils devraient être heureux pour chaque voiture qui brûle; cela fait monter les ventes et la bourse avec. Combien de salariés sont actionnaires de fonds de pensions et risquent de se retrouver sur la paille si la bourse baisse ou s'effondre?

L'illusion réformiste s'accommode d'une lutte des classes « allégée », alors que nous sommes immergés dans une **guerre de classes** dure où tous les coups sont permis : tuer, ou être tué par l'ennemi.

RETOUR ...

Il y a déjà eu dans notre histoire des moments où les constructions sociales s'effondraient; et où une forme de barbarie « sociale » semblait prendre le dessus. Est-ce que ces constructions (comme l'empire romain, ou plus près de nous, l'empire stalinien) s'effondrent sous les coups d'un ennemi puissant, interne ou externe à l'empire? Ou bien sont-ce les contradictions propres à ces empires, qui ne pouvant se résoudre dans les vieux cadres, implorent sur place ?

L'empire stalinien s'est-il effondré sous les coups de l'impérialisme étasunien? Sous ceux d'une opposition interne? Qu'il ait existé une opposition interne au stalinisme ne fait plus aucun doute. Que celle-ci ait réussi à faire chuter la bureaucratie est une belle histoire à laquelle presque plus personne ne croit. Le capitalisme d'état stalinien, malgré sa fonction de complice et de soutien des bourgeoisies, ne pouvait plus apporter toute l'efficacité contre-révolutionnaire qui a fait sa raison d'être. En Europe les bourgeoisies privatisent tout ce qu'elles peuvent des nationalisations du passé; le même mouvement dans l'empire stalinien a abouti à son démantèlement avec souvent le même personnel politique qui continue à gérer l'état et les entreprises privatisées.

L'empire stalinien n'est pas tombé sous les coups d'une guerre avec l'impérialisme rival (étasunien) ni contraint par un soulèvement populaire les armes à la main. L'empire stalinien s'est effondré sur lui-même parce qu'il avait épuisé sa fonction contre-révolutionnaire et devenait une entrave à la survie du système global.

Le lien entre la marginalisation de populations pauvres et la chute des sociétés qui produisent une telle misère, n'a rien de mécanique. Ce qui sort de telles situations n'est écrit nulle part. Il n'y a ni prophète, ni science (au sens de la définition de ce qu'est une science: « connaissance exacte et rationnelle ») de l'évolution des sociétés. Il y a des **outils, des analyses, des possibilités**,... malheureusement pour tous, le socialisme scientifique n'existe pas. Nous sommes plus près dans ce domaine de la tectonique des plaques qui constituent la surface de la planète. Nous savons qu'elles bougent; nous savons que lorsque la pression est trop forte elles provoquent des tremblements de terre, voire des éruptions volcaniques, et même la naissance de montagnes de plus de 6000 mètres.

Nous savons même à quelle vitesse se déplacent certaines plaques de la croûte terrestre; pourtant nous ignorons le lieu exact et l'importance des séismes à venir, et leurs conséquences : un effondrement? ou une montagne?

Cette absence de certitude peut sembler une « excuse » pour ne rien faire, et attendre les événements; c'est la politique de l'autruche. Nous allons à un affrontement social, le capitalisme ne peut pas vivre en paix, il ne l'a jamais fait. Cette guerre permanente pour sa survie est en tous points comparable aux mouvements des plaques terrestres. Qu'elle soit de basse intensité ou d'une extrême violence, cette guerre existe et se manifeste sur toute la planète. L'heure n'est pas à une défense frileuse des acquis et avantages sociaux; ceux-ci doivent être défendus et ne peuvent l'être que dans le cadre d'une guerre de classes qui englobe tous les pauvres de la planète.

...EN GUERRE

Est-ce à dire que **tous** les ennemis de nos ennemis sont nos amis? Non. Il ne faut pas se tromper de cible. Réservez nos coups à ceux qui détiennent le pouvoir économique et politique; à **tous ceux que le système a intégré** dans sa lutte pour garder le pouvoir.

Les révoltés des banlieues d'octobre novembre 2005, ne se sont pas réclamés de la « Gauche ».

La gauche, ils la voient dans les mairies et les notables, si peu différente de la droite. Les termes même de droite et de gauche ne signifient plus rien; ce sont les deux mains d'un même adversaire.

La ligne de partage entre les défenseurs du système en place et ceux qui veulent une autre société, passe plus entre les riches et les pauvres qu'entre les références historiques à une droite et à une gauche héritées de la fin de la révolution française. Cette ligne de partage est plus visible quand on parle des exclus du système et de ceux qui sont installés dans ce système et en vivent.

Il est vrai qu'il est difficile de rassembler et d'agir en commun quand on est exclus, parce que l'exclusion « inclut » le domaine politique. Mais à l'inverse, nous n'avons pas d'exemple historique de mouvements sociaux victorieux réalisés par des « inclus ».

Toutes les révolutions (même les révolutions bourgeoises) sont l'œuvre de population pauvres, exclues, ou en voie d'exclusion de ce que produit ce système. La lutte **n'a pas pour objectif de ré-inclure** ceux qui frappent à la porte, mais de casser, de supprimer le système.

En ce sens tout ce qui contribue à gripper la machine en place, et à dégager le terrain pour une autre société, est le bien venu dans cette guerre de survie.

Nous ne pouvons demander à chaque personne qui se révolte, à chaque groupe qui s'organise pour résister, d'avoir une vision totale, une analyse complète, une compréhension universelle de ce qu'ils sont en train de réaliser.

De la même façon qu'un actionnaire de multinationale n'a pas conscience que son fric va **contribuer à ruiner des vies, voire à tuer des gens**. Et là, on ne demande à personne d'avoir une vision globale de la chaîne de destructions à laquelle il participe. De même il est malhonnête de demander à un résistant d'avoir réponse et solution à tout avant qu'il ne commence à résister là où il est.

Ceux qui s'attribuent le pouvoir de juger de ce qui serait conforme au bon déroulement de la lutte des classes, endossent déjà, avant l'heure, les habits de la police politique. Non seulement ils ont prouvé depuis plus de 80 ans leur inefficacité, mais en plus leurs complicités directes ou passives avec le système en place.

Le système capitaliste et la classe bourgeoise ne tiennent en place que grâce à ces docteurs en « socialisme scientifique », grâce à ces experts en tous genres qui n'ont pour consistance que l'épaisseur de l'idéologie dominante.

Les mouvements d'émancipation sociale sont depuis un siècle sous la domination de l'idéologie marxiste. Pendant ce siècle de nombreux craquements ont contribué à éclairer l'efficacité de cette théorie, son apport à la lutte, ainsi que les points de jonction et de récupération par l'idéologie dominante.

Un grand nombre de ceux qui critiquaient l'usage fait du marxisme par les grands courants du mouvement ouvrier le faisaient au nom du marxisme; un peu comme on lave son linge sale en famille. Si les bureaucrates syndicaux, sociaux démocrates et staliniens avaient un usage tronqué du marxisme, leurs opposants trotskistes dans leur grande diversité se sont révélés incapables de mettre en œuvre autre chose que des machines à perdre.

Ils ont pendant 80 ans envahi les « linéaires » de la politique, saturant de leurs propositions l'espace disponible à une alternative à la société capitaliste. Ce mouvement marxiste dans sa diversité se revendiquait de la révolution Russe de 1917 et de l'héritage de cette révolution victorieuse quelques années; dans un contexte de premier conflit mondial (1914-1918) qu'il est difficile de restituer en quelques mots. Les millions de morts, les millions de mutilés de guerre, de traumatisés à vie, ont accouché d'un soulèvement populaire sans précédent dans l'histoire. Qu'un parti (le parti Bolchevik) de type blanquiste ait réussi à traduire dans un cadre organisé les espoirs de ce soulèvement est une première victoire qui a fait trembler tout le système capitaliste. Mais après la très forte secousse, tout est rentré dans l'ordre; le vieux monde est resté debout, cicatrisant ses plaies. La secousse ne s'était pas produite là où on l'attendait, elle n'avait pas accouché d'une montagne comme l'Himalaya, la secousse se révélait productrice d'aucun changement d'importance, tant dans la vie de la planète, que pour la zone où elle s'était produite. Tous les tremblements de terre n'entraînent pas forcément la naissance de montagnes qui par leur seule présence changent la direction des vents et la répartition des pluies sur tout le globe.

Ce n'est pas porter ombrage à une réalité, ou trahir je ne sais quelle fidélité, que de constater ce qu'il reste de ce tremblement de terre quelques années après la secousse. Il n'y a pas eu de réplique...

ENCORE DES MURS ...

Que le système, basé sur l'exploitation de l'homme par l'homme, nous conduise droit dans le mur est une certitude et un constat pour tout le monde; même pour ceux qui bénéficient encore des biens faits de ce système.

Que les digues idéologiques et économiques mises en place pour retarder l'heure de l'inondation soient inopérantes en cas de lame de fond, est aussi une certitude.

Travaillons à libérer cette lame de fond de ces contraintes, le mouvement se chargera naturellement de régler ses comptes avec tous ces experts.

Nos pinsons sont devenus vampires; ils ont goûté au sang. L'essentiel est de survivre, si l'on veut tout simplement vivre. Tout ce qui résiste au système et ne peut être récupéré par lui, va dans le sens de sa destruction.

Ce qui naîtra après dépend très peu de nous tant que nous n'avons pas levé l'obstacle de la survie de ce système.

Michel Martin

le 05/12/2006